

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

MENSTRUATIONS

NE PLUS AVOIR HONTE DE SES RÉGLES

Gwénola Morizur
LA POÉSIE DU PERSONNEL

**DÉCRYPTAGE
CONTRE LES
LGTBIPHOBIES**

CULTURE

*Rennes,
aux multiples
visages*



Celle qui

livre un intime poétique



J'ai toujours écrit mais sans me dire que ça pouvait être un métier. En France, on est encore coincés avec ça, parce qu'on se dit que c'est intime. J'ai mis du temps à mettre un mot sur le fait que j'écris. »

À 35 ans, Gwénola Morizur peut désormais le dire et l'assumer : elle est auteure et scénariste. Son bac L, option théâtre, en poche, elle effectue une partie de ses études de lettres à Lorient avant de venir s'installer à Rennes où elle intègre un master édition. Après un stage à la Maison de la poésie, elle enchaîne les petits boulots, en lien ou non avec l'écriture : « *J'ai travaillé à la librairie Dialogues à Brest, pour faire les paquets cadeaux mais j'étais trop contente ! Et puis, j'ai eu un mi-temps à la Maison de la poésie, en tant que médiatrice culturelle, qui est devenu un temps plein, et maintenant qui redevient un mi-temps.* » Elle a d'abord goûté à l'art de la poésie avant d'écrire des romans régionaux de commande, à l'eau de rose. Quand elle se remémore *Coup de foudre à Brest* et *Coup de foudre à Morlaix*, elle en rigole : « *Avec une copine, on a essayé de casser un peu les clichés mais ça reste assez machiste ! Pourtant, c'est une collection portée par des femmes...* » Peu importe, l'expérience enrichit sa confiance, prouvant sa capacité à écrire des livres longs et construits. La Finistérienne aime le travail de la langue, l'écriture d'un scénario, la construction des dialogues et surtout elle est captivée par les histoires et la création des personnages, souvent inspirés de sa vie personnelle, comme dans l'album jeunesse *Les yeux d'Alix* ou plus récemment dans la bande-dessinée, *Bleu pétrole*. Celle-ci raconte l'impact de la marée noire due à l'Amoco Cadiz en 1976 sur les côtes bretonnes de Portsall sur la famille du maire de la commune, engagé dans un combat colossal contre les compagnies pétrolières. Cette famille, c'est la sienne. « *Cette histoire m'habitait depuis longtemps. Il me fallait du temps pour prendre de la distance car c'est mon histoire familiale. J'avais lu Un homme meurt, de Kris et Etienne Davodeau (BD inspiré d'un film de René Vautier sur la mort de l'ouvrier Edouard Mazé lors des manifestations de*

Brest en 1950, ndlr) et j'ai rencontré Kris. Je lui ai fait part de mon histoire pour qu'il en fasse quelque chose et puis je suis revenue vers lui parce qu'en fait, je voulais le faire moi-même. Emmanuel Lepage (dessinateur et scénariste) m'a aidé et m'a donné des références et de la matière pour aller vers la fiction. Car je tenais à ce que ce soit raconté à travers l'angle de la fiction, je trouve que c'est plus fort au niveau de l'identification. » Collaborer avec la dessinatrice rennaise Fanny Montgermont (*lire YEGG#53 - Décembre 2016*) lui apparaît comme une évidence, partageant cette envie de créer de la proximité avec une histoire humaine, le côté historique étant placé au second plan. Et c'est pour Gwénola Morizur une véritable aventure humaine justement qui l'attend. Avant et après la publication de *Bleu pétrole*. « *Avec mon grand-père, on n'avait pas un lien d'intimité très fort. Et là, j'ai pu passer beaucoup de temps avec lui à parler de ça. Il avait l'habitude de parler de la catastrophe écologique, du procès, mais pas de se confier sur lui, d'aller dans l'intime. Vous savez, les Bretons, ils ne se livrent pas facilement. Et puis j'ai discuté avec mon oncle, les sœurs de ma grand-mère, etc. J'ai d'ailleurs presque eu envie à un moment de raconter l'histoire de ma grand-mère. C'est quand même grâce à elle qu'il a mené cette bataille. Mais en prenant le parti de voir cela à travers les yeux de Bleu, qui a elle aussi son propre destin, c'est un peu une histoire de femmes que je retranscris.* », déclare avec un grand sourire la scénariste qui a aujourd'hui la sensation d'avoir bouclé une boucle en livrant une partie de son histoire personnelle. En parallèle des rencontres-dédicaces, elle s'affaire à sa prochaine bande-dessinée, dont le titre devrait être *Les embellies*, et à un nouveau projet jeunesse avec Fanny Montgermont, à qui elle aimerait également proposer un scénario de BD : « *Petit à petit, je crée mon activité, c'est pourquoi j'ai réduit mon temps de travail à la Maison de la poésie, mais j'aime aussi beaucoup ce que je fais dans ce boulot.* » Nous, on attend avec impatience de découvrir ses futurs projets, toujours empreints de poésie, d'être sensibles et d'humanité.

■ MARINE COMBE

canal b

94 MHz Radio curieuse



Art : www.myfishfresh.com



YEGG

ÉDITO | POING LEVÉ, MAJEUR EN ACTION !

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Entendre dire que le point positif de ce nouveau gouvernement est de voir pour la première fois la parité mise en place, ça nous tellement tousser qu'on en vomit. Premièrement, c'est faux. L'ère Hollande a aussi connu la parité. Au début en tout cas. Deuxièmement, si on peut se réjouir qu'il y ait autant de femmes que d'hommes à la tête des ministères, qu'en est-il des places et fonctions de chacun-e ? Sont-elles à l'Intérieur, à la Justice, aux Affaires étrangères, à l'Économie, à l'Agriculture, à l'Écologie ou encore à l'Éducation Nationale ? Non, bien évidemment que non. Alors oui, on est convaincu-e-s que les Sports, la Culture, la Santé, l'Enseignement supérieur ou les Outre-mer sont aussi importants que le reste mais bon, il faut bien être honnêtes, on sait pertinemment que les chefs d'État et la quasi majorité de la classe politique n'en font pas leur priorité... Surtout qu'à y regarder de plus près, on dirait bien que pour la plupart, elles sont issues de la société civile. Pas comme François Bayrou, Bruno Le Maire, Nicolas Hulot, Jean-Yves Le Drian ou encore Gérard Collomb ! Non, eux, ce sont les gros bras de la politique française, qui en ont gros dans le slip ! Bah nous on en a gros tout court ! Parce que troisièmement, on a l'arrière-goût amer de la trahison. Celle de Mignon. Qui s'apprêtait à ouvrir ses portes à une première ministre, qui aurait succéder à Edith Cresson (mai 1991 – avril 1992, oui ça fait mal), la seule et unique femme à avoir accédé à ce poste. Emmanuel Macron, le 8 mars, laissait entendre qu'il aimerait remédier à ce fort déséquilibre. Il aura finalement préféré Philippe Edouard et ses abstentions lors des votes concernant la loi pour l'égalité entre les sexes et la loi pour le mariage pour tous. Autre trahison, celle du ministère des droits des femmes, qui devait reprendre vie. Mais le soufflet est retombé aussi vite qu'il était monté, ce sera finalement un secrétariat à l'égalité entre les femmes et les hommes. On ne se faisait que très peu d'illusions sur ce mandat mais les déceptions sont vives et pas prêtes d'être oubliées. Alors, merde aux effets d'annonce du nouveau président et vive nous, les femmes engagées qui levons le poing, et tendons le majeur en direction des promesses non tenues.



LES FÉMINISMES, ÇA SE FÊTE !

A tout-te-s celles et ceux qui ont tendance à penser que les féministes sont rabat-joie, on a envie de dire merde, déjà, mais surtout qu'elles/ils auraient bien fait de venir boire des verres au Bistrot de la Cité, le 11 mai dernier, lorsque le collectif FéminismeS de Rennes 2 organisait sa fête féministe « Zines & Zic ». Ce soir-là, Rosa Vertov était aux platines et l'EESAB de Rennes lançait *FEMINISMES*, un fanzine artistique, participatif, en riso bleu et orange, composé de 18 cartes au format A5. Et dès la première image, on accroche : « *Feminism encourages women to leave their husbands, kill their children, practice witchcraft, destroy capitalism and become lesbians* ». Aucune proposition ne se ressemble et toutes abordent des thématiques essentielles à l'évolution des droits des femmes et des personnes LGBTI+, à l'égalité entre les sexes et entre les êtres. Ainsi, sont représenté-e-s vulves, clitoris, phallus il/elle, seins, utérus, silhouettes, symboles et même Simone de Beauvoir avec des gants de boxe... Avec humour, poésie, ironie, provocation, à travers des dessins, des collages, des phrases, les artistes revendiquent l'anatomie féminine, la sexualité, la diversité, le droit à la liberté et au respect des différences et cassent les tabous et injonctions, qui (sur)plombent particulièrement le corps, enjeu de la domination patriarcale. Des thèmes forts et profondément humains qui font du bien !

! MARINE COMBE

NOS CORPS, NOS CHOIX

ENCORE UNE ATTAQUE AU CORPS DES FEMMES

La Pologne n'en est pas à son coup d'essai niveau rétro-pédalage contre les droits des femmes. En octobre 2016, le pays connaissait de fortes manifestations de la part de centaines de milliers de femmes qui revendiquaient leur désaveu concernant le projet de loi visant à interdire quasiment entièrement l'avortement. Si le parti conservateur au pouvoir a reculé face à la pression de la rue, il réitère une nouvelle fois le coup de massue, qui pourrait bien être décisif. Le 24 mai dernier, le Parlement a voté pour une loi qui limiterait l'accès à la contraception d'urgence, communément appelée « pilule du lendemain ». Un droit auquel les personnes âgées de plus de 15 ans accédaient sans ordonnance, depuis le gouvernement précédent. Le contraceptif, avec la nouvelle loi, devra désormais être prescrite par un-e médecin. Bien évidemment, on comprend l'entourloupe. Il ne s'agit pas d'un principe de précaution – qui serait totalement débile également – mais bel et bien d'une interdiction déguisée. Il faut le temps d'obtenir un rendez-vous avec un-e médecin et il faut que ce-tte dernier-e accepte de délivrer l'ordonnance. Sans oublier que les femmes seront certainement culpabilisé-e-s et empêché-e-s. Cette loi ne semble qu'une première étape scandaleuse visant à limiter les femmes dans leurs moyens de choisir leurs grossesses. Quelle sera la prochaine ?

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | JUIN 2017

- La tête, le coeur et les mains - p.2
- Un pas en avant, un pas en arrière - p.6
- Halte aux LGBTIphobies - p.8
- La politique en bref - p.9
- L'importance de la diversité - p.10
- C'est pas réglé... - p.12
- Les visages des Rennaises - p.26
- La culture en bref - p.28
- Le Blosne chante - p.29
- Verdict - p.31
- YEGG & the city - p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 59

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

LUTTER CONTRE LES LGBTIPHOBIES



En 2016, les témoignages recueillis par SOS Homophobie ont augmenté de 19,5%, passant de 1318 à 1575, selon le rapport annuel de l'association, publié en mai 2017. Le 3 juin, la Marche des fiertés rassemblaient plus de 3500 manifestant-e-s à Rennes pour revendiquer l'égalité des droits pour toutes les personnes LGBTI.

SOS Homophobie a enregistré l'année dernière 257 témoignages supplémentaires, révélant 1415 situations uniques, soit 23% de plus qu'en 2015. L'analyse du rapport 2017 est effarante : les cas spécifiquement gayphobes et lesbophobes augmentent respectivement de 15 et 16% et « il est important de noter que les cas spécifiquement biphobes augmentent de 48% et les cas spécifiquement transphobes augmentent de 76% ». Pour SOS Homophobie, « il devient net que les personnes trans et bi hésitent de moins en moins à témoigner des actes transphobes et biphobes qu'elles subissent, et que ces deux formes de discrimination que sont la transphobie et la biphobie sont de mieux en mieux perçues par les victimes. Or, c'est par leurs récits que nous pouvons mieux comprendre et appréhender ces formes de rejet et de violence afin de mieux les combattre. Plus que jamais, rompre le silence participe de la lutte contre toutes les LGBTphobies. »

Le 17 mai, la journée mondiale de lutte contre les LGBTphobies met en lumière l'ensemble de ces discriminations. Mais 24h ne suffisent pas à changer les

mentalités. C'est pourquoi l'association Le Refuge, qui accueille, héberge et accompagne les jeunes victimes, a organisé une semaine d'actions du 15 au 21 mai, afin de sensibiliser le grand public et participer à la visibilité de cette problématique, amplifiée par La Manif pour tous, comme montre l'augmentation des témoignages auprès de SOS Homophobie qui enregistre 1977 en 2012, 3517 en 2013 ou encore 2197 en 2014. Parce que le mouvement conservateur et rétrograde contre l'égal accès aux mariages pour les couples homosexuels a libéré la parole LGBTphobe et parce que le gouvernement a cédé à celui-ci en n'autorisant pas la PMA aux couples lesbiens, les violences se multiplient et se propagent. À juste titre, la Marche des fiertés, organisée par le CGLBT de Rennes, le 3 juin, a défilé derrière la banderole : « Chez nos élu-e-s indifférences / Dans nos vies violences / Et maintenant ? » Plus de 3500 personnes ont manifesté ce jour-là, revendiquant l'égalité des droits et confirmant l'espoir d'une lutte toujours plus importante et militante.

■ MARINE COMBE

Lire notre article sur la Marche des fiertés 2017 sur yeggmag.fr

bref
○○○○○○○○○○

ACADÉMIE D'ÉTÉ

L'académie d'été du DU « Etudes sur le genre » revient pour sa 5e édition le 23 juin sur le campus Villejean, à Rennes. Autour du sujet « Femmes et hommes dans l'espace public », les tables-rondes permettent d'enrichir les connaissances et réflexions concernant le harcèlement de rue, les jugements et prescriptions en matière vestimentaire, les actes homophobes ou encore les stratégies d'évitement.

○○○○○○○○○○
bref

sur la toile

chiffre du mois

17/06

Les particuliers pourront se débarrasser de leurs déchets chimiques lors d'une collecte organisée sur le parking du magasin de bricolage Leroy Merlin, de 10h à 17h, à Pleurtuit.

chiffre du mois

le tweet du mois

Restriction de la pilule du lendemain en #Pologne : la nécessité d'une diplomatie des droits des femmes qui défende une contraception libre.

HCE @HCEh / 30-05-2017

bref
○○○○○○○○○○

DANS LES FERMES

L'association Adage proposait le 1er juin une soirée intitulée « Les "ELLES" de l'agriculture - Quels vécus dans et à côté des fermes ? quelles situations ? quelles envies ? », dans leurs locaux, à Cesson-Sévigné. L'objectif était d'échanger et de débattre autour du travail en collectif mixte, de la gestion d'une ferme pour une femme seule, les démarches collectives ou encore la place et l'intégration d'un-e conjoint-e.

○○○○○○○○○○
bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



NATHALIE MOUSSELON

PRÉSIDENTE DU COMITÉ DIVERSITÉ
DE L'ASSOCIATION INGÉNIEURS ET
SCIENTIFIQUES DE FRANCE (IESF)

Parité, mixité, diversité et handicap sont les thèmes majeurs du Comité de pilotage, qu'elle préside depuis 2 ans. C'est dans ce cadre-là qu'était organisé le colloque « Réinventer le développement grâce à la diversité », le 19 mai, à l'École nationale supérieure de chimie de Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

Quel est l'intérêt de la diversité et de la mixité dans les organisations ?

La diversité, ça a toujours existé mais on a commencé à s'y intéresser dans les années 2000 seulement. La journée mondiale de la diversité culturelle pour le dialogue et le développement, qui est le 21 mai, a été créée en 2002 par l'ONU. C'est récent. On s'y intéresse parce qu'on l'a découverte force de développement, source de performance, de créativité, et influence la prise de position. J'ai travaillé longtemps chez PSA, qui a été la première entreprise française à signer un accord sur la diversité. De mémoire, c'était en 2002 ou en 2003, ce n'est pas vieux. La diversité ne mène pas à la division mais plutôt à l'enrichissement réciproque. C'est comment apprendre de nos différences, comment mieux vivre ensemble, comment respecter les différences et bénéficier de tous les bienfaits que peut apporter la diversité.

Il n'y a toujours pas de parité...

Dans le monde des ingénieurs et scientifiques, les femmes ne sont pas à parité mais plutôt à 20%, et 25% dans les écoles d'ingénieurs. Pas facile de remplir ces filières. On fonctionne avec Femmes ingénieurs et Femmes et Sciences, on explique le métier d'ingénieur et qu'il n'a pas de genre. Il faut être curieux, que les jeunes femmes s'intéressent à ces métiers-là, et pour ça, il faut qu'on en parle. Toutes les femmes n'ont pas un parent ingénieur donc il faut aller voir ce qui se fait dans le monde de l'entreprise et se lancer. Qu'elles dépassent leurs peurs, qu'elles osent ! Des études montrent que là où on a un pourcentage élevé de femmes dans les comités de direction, les entreprises sont plus performantes. L'étude Mc KINSEY The power of parity estime la perte de richesse mondiale due aux inégalités entre les sexes à 28 milliards de dollars. Les femmes peuvent être la clé du redressement économique !

Quels sont vos moyens d'action ?

Il y a eu ce colloque pour faire connaître ce Comité et sensibiliser nos ingénieurs et scientifiques de France. On prépare des ateliers de développement personnel, comme la prise de parole en public, la voix... des points faibles que l'on a identifiés, inhérents aux femmes. On continue d'aller dans les écoles et dans les associations d'anciens élèves pour expliquer que ces métiers n'ont pas de genre. Aussi, avec Chantal Do, jeune femme dynamique de Womens Up, on a eu l'idée d'un hackathon - hacker et marathon - sur le thème : « Concevoir ensemble la société de demain ». Anciens et jeunes mettent leur intelligence en œuvre sur des projets nouveaux. A l'issue des 24 ou 48h, le jury choisit un projet qui sera mené et financé. Il est important que cette sensibilisation ait lieu, que la prise de conscience soit actée dans les entreprises, surtout auprès des jeunes. Ce sont eux qui seront aux commandes demain. **MARINE COMBE**

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



© La Forêt Sacrée

ACTUALITÉ CULTURE



NOUVEAU

YEGG

NOUVELLE GÉNÉRATION

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVEAU

YEGG

NOUVELLE GÉNÉRATION

FOCUS SUR

FEMMES DJS

QUELLE PLACE

POUR ELLES?

CULTURE

Un premier

album de

Leaders

DÉCRYPTAGE

Stéphane Bouteux

THÉÂTRE SOLIDAIRE

LIRE LE MAG

TÉLÉCHARGER

FOCUS SUR



CIDRE : REDORER LE BLASON DU
PÉTILLANT



SEXUALITÉ : PLAISIRS INTIMES
ET NON TABOUS



LAÏCITÉ, BASTION DE
L'ÉMANCIPATION



DANSE : ANIMÉES PAR LE
MOUVEMENT

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG



Parler des menstruations est un exercice compliqué. Passionnant, mais compliqué. Car le sujet est vaste. Il touche à la complexité du corps des femmes, à leur intimité également, aux croyances religieuses, à des mythes et à l'évolution des mentalités dans les sociétés contemporaines. Mais s'il est un sujet complexe, il ne doit pas pour autant nous faire complexer, nous les personnes munies d'un utérus. Les cycles diffèrent selon les femmes. L'intensité des douleurs, l'abondance, la régularité varient, sans parler du choix des protections hygiéniques, de la contraception ou non, etc. Mais toutes quasiment ont déjà été traversées par la honte du sang qui coule dans leurs culottes. Alors, non, les règles c'est pas un truc dégueu et si vous osez un «qu'est-ce que t'as, t'as tes règles ?», je vous lance le contenu de ma coupe à la figure... (faites pas les malin-e-s, le lancé de tampon a déjà été fait, on vous laisse découvrir ça à la lecture de ce dossier...) !





Menstruellement DÉCOMPLEXÉES

Les ragnagnas, les anglais qui débarquent, les trucs de filles (avec petit coup de tête indiquant la zone dont on ne doit pas dire le nom apparemment...), les lunes et autres appellations douteuses désignent toutes les règles, les menstruations, les menstrues. Soit le début du cycle féminin durant lequel l'utérus se contracte pour évacuer une partie de l'endomètre, muqueuse utérine qui se développe pour accueillir l'ovule, lorsque ce dernier n'est pas fécondé. Aucune raison *a priori* d'être embarrassée par ce mélange de muqueuse et de sang qui s'amasse dans nos culottes. Mais voilà, les choses ne sont pas si simples. Pourquoi ? Les arguments se multiplient mais finalement, on a choisi notre camp : c'est simple, c'est naturel, c'est comme ça. Comme la coupe est pleine de tabous, on la verse dans les toilettes de la honte et on tire la chasse pour une bonne fois pour toute !

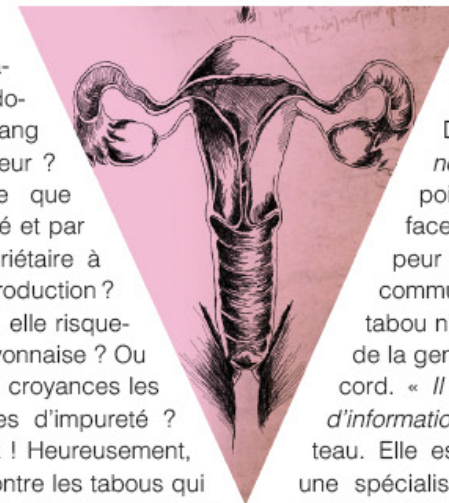
« Pendant mon adolescence, (...) il fallait être extrêmement discrète pour emprunter ou prêter une serviette hygiénique dans la classe. On ne mettait jamais un pantalon blanc quand on avait nos règles et dès qu'il y avait une tache sur nos vêtements cela causait une énorme gêne. Mais cela créait en même temps une grande complicité entre les filles car dès que l'une d'entre nous avait une tache, on se mobilisait toutes pour trouver un pull autour de sa taille. Une amie, Déia, m'a raconté une situation qu'elle a vécue quand elle était au lycée. Son sang avait tellement fui que lorsqu'elle a voulu sortir de la classe pendant la pause il y avait du sang qui goutait sur sa chaise. Ayant prévenu une co-

pine, elle a attendu que tout le monde sorte de la classe et, pendant qu'elle était assise, sa copine faisait des allers-retours aux toilettes avec du papier mouillé pour nettoyer le sang. »

Ce que relate l'artiste-chercheuse brésilienne, Lis Peronti dans son mémoire «Sangre pour les vautours», a été vécu par à peu près toutes les femmes en France ou par des copines. Pas forcément jusqu'au point que ça goutte sur la chaise mais la peur de la tache. Souvent accompagnée de la peur de l'odeur. Une double honte qui révèle sérieusement un tabou et un manque d'informations sur le sujet auprès des jeunes femmes, certes, mais plus globalement

de l'ensemble de la population. Et révèle également un paradoxe. Avant la ménarche – les premières règles – le regard sur les menstruations est positif, car associé, de manière erronée, à la féminité, au pouvoir de la femme réglée de procréer et donner la vie. Dès lors que la jeune fille devient, dans l'imaginaire collectif, une femme, on lui apprend, inconsciemment, à taire les douleurs, cacher les protections hygiéniques – souvent cantonnées à la salle de bain ou aux toilettes – et éviter de se répandre à ce propos. Parce que c'est intime. Ça c'est l'excuse première. Mais vient très rapidement la seconde : c'est dégueu ! Pourquoi les femmes doivent-elles se sentir gênées ?

Parce que le cycle féminin commence par l'évacuation d'une muqueuse, l'endomètre, mélangée à du sang et que le sang, ça fait peur ? Parce que cela indique que l'ovule n'a pas été fécondé et par conséquent que sa propriétaire à manquer à son rôle de reproduction ? Parce que selon le mythe, elle risquerait de faire tourner la mayonnaise ? Ou parce que selon certaines croyances les règles seraient synonymes d'impureté ? Balivernes pour la plupart ! Heureusement, les femmes se rebiffent contre les tabous qui régissent les menstruations, en font un combat, les transforment en arts ou encore s'en tamponnent le vagin !



BESOIN D'EXPLICATIONS ?

« Elle veut manger de la viande rouge. Elle n'aime pas ça mais elle est convaincue d'en avoir besoin, une fois par mois, pour le fer, juste après ses règles. Elle perd tellement de sang, on dirait qu'elle se vide pendant les huit jours que ça dure. Cycles de vingt et un jours. Un cauchemar. Elle évite de s'asseoir chez les autres, elle a déjà démolie plusieurs canapés. Troisième millénaire, et elle porte les mêmes serviettes hygiéniques que sa mère mettait à son âge. Ça colle, on a l'impression de se balader avec une couche mal mise entre les cuisses, mais vu les performances des tampons, elle n'a pas le choix, elle doit porter les deux. De toute façon, les tampons, elle sera ménopausée avant

d'avoir compris comment ça se met correctement. De la même façon qu'elle est incapable de coller une serviette hygiénique en visant juste – il faut toujours que ça saigne à côté. Si les mecs avaient leurs règles, l'industrie aurait inventé depuis longtemps une façon de se protéger high-tech, quelque chose de digne, qu'on se fixerait le premier jour et qu'on expulserait le dernier, un truc clean et qui aurait de l'allure. Et on aurait élaboré une drogue adéquate, pour les douleurs prémenstruelles. On ne les laisserait pas tous seuls patauger dans cette merde, c'est évident. On pollue l'espace intersidéral de satellites de reconnaissance, mais pour les

symptômes d'avant règle, que dalle. » On reconnaît bien là le style dont on aime se délecter de Virginie Despentes, ici extrait de *Vernon Subutex 2*. Ce paragraphe pointe la solitude d'une femme face à ses règles, prise entre la peur de la tache et l'absence de communication. Sans oublier que le tabou n'en serait pas un s'il s'agissait de la gent masculine, on est bien d'accord. « Il y a globalement un manque d'informations », souligne Cloé Guicheteau. Elle est médecin généraliste, avec une spécialisation gynécologie, en poste au Planning Familial de Rennes et au centre IVG de l'Hôpital Sud. Bien qu'il n'y ait aucune limite d'âge et que la patientèle soit diversifiée, les femmes consultant au Planning Familial ont majoritairement entre 15 et 35 ans. « Pour certaines, les cours de bio sont lointains et puis elles n'ont pas toutes forcément été marquées par ces cours. On a régulièrement des questions sur le fonctionnement du cycle, et pas que de la part des plus jeunes. On entend souvent "merci de m'avoir réexpliqué", "ce n'était pas clair avant". Avant de consulter un-e gynéco, elles sont souvent suivies par le médecin généraliste et n'ont pas forcément osé poser des questions. On leur prescrit la pilule mais elles ne comprennent pas ce qu'est un cycle 'normal', ce qu'est un cycle sous contraception et elles manquent d'informations sur la physiologie, sur ce qu'est la normalité en terme d'abondance, de régularité, de douleurs... », analyse-t-elle.

« J'étais la dernière de mes copines et je n'étais plus tellement acceptée dans le groupe, je n'étais pas une «vraie» femme. »

PAS LES MÊMES RÈGLES

Ces derniers points se manifestent différemment d'une femme à l'autre. Certaines souffrent plus que d'autres du syndrome prémenstruel (SPM). Ce dernier étant composé de symptômes physiques et émotionnels intervenant quelques jours avant les menstrues. « Je le vis à fond. Le corps enflé, j'ai envie de gras, de sucre, je suis irascible, fatiguée, sensible. », explique Morgane, 43 ans, réglée depuis ses 10 ans ½. « Moi, j'ai pas mal au ventre mais qu'est-ce que je chiale ! À ce moment-là, j'ai les seins fermes et le ventre plat, c'est clair que chaque nana est différente ! Je deviens hyper émotive et je crois en fait qu'avant les règles les points qui nous caractérisent sont exagérés. Mais physiquement, je ne suis pas touchée par ça. Plus jeune, j'ai vu ma pote devoir s'allonger, tellement elle avait mal. Elle me disait que c'était parce qu'elle avait ses règles, je ne comprenais pas. », commente Anne, 37 ans, réglée depuis ses 15 ans. « J'ai des règles régulières, relativement abondantes – mais pas ouf non plus – et elles durent 6 jours. Elles sont non douloureuses actuellement mais j'ai eu par le passé des périodes très compliquées en lien avec un trouble hormonal. C'est aujourd'hui stabilisé. », précise quant à elle Marion, 33 ans, réglée depuis ses 12 ans. Autre cas de figure, celui de Lis, réglée « tardivement » : « J'étais la dernière de mes copines et je n'étais plus tellement acceptée dans le groupe, je n'étais pas une « vraie » femme. C'est pour ça que c'est quelque chose qui a été très attendu dans mon adolescence. J'ai pris la pilule quasiment sans avoir déjà eu mes règles. C'est en arrêtant ma contraception que j'ai découvert mes crampes. Maintenant, j'ai appris à faire de plus en plus attention à mon corps, donc même en étant relativement « dérégulée », je sais à peu près quand elles vont arriver et quand j'ovule. » En s'intéressant de près à ce sujet lors de ces études en Arts du spectacle au Brésil – qu'elle poursuivra ensuite à Rennes en

master Arts plastiques – elle a beaucoup parlé avec les femmes de sa famille : « Ma grand-mère m'a raconté qu'un jour, elle se baladait dans la vallée et est tombée. Le soir, quand elle a vu du sang dans sa culotte, elle l'a associé à sa chute et a pensé qu'elle allait mourir. Mais elle n'en a pas parlé. Ma tante, elle, au contraire, a fait une fête autour du blanc et du rouge, mais sans dire qu'elle avait ses règles. Souvent ça ne se disait pas. Et c'est encore vrai aujourd'hui. En discutant avec des femmes de mon âge et des jeunes filles, pour savoir comment elles avaient vécu les premières règles, etc. je m'aperçois que certaines ont leurs règles avant même d'en avoir entendu parlé. À l'école, les cours là-dessus arrivent trop tard et ça peut être un choc d'apprendre ce qui se passe après l'avoir vu dans sa culotte. »

TRANSMISSION OU PAS...

Les générations se succèdent et semblent se ressembler quant à l'absence de transmission d'informations. Une absence dans la plupart des cas mais évidemment pas vraie et vécue par tout le monde, comme le signale Marion qui ne se souvient pas avoir eu de discussion directe avec ses parents mais avoir entendu des conversations entre sa mère et sa grande sœur et qui n'a pas ressenti les règles comme un élément à dissimuler, les protections hygiéniques n'étant pas cachées chez elle. Morgane et Anne se rappellent de leur côté avoir dû se débrouiller seules dans cette étape. Pour la première, ce devrait être un devoir d'en parler dans les familles car la génétique ne doit pas être passée sous silence : « Moi je le dis à mon mec que notre fille, qui a 4 ans pour l'instant, sera certainement réglée tôt. Et je lui parlerais à elle également à propos de ça, mais aussi à propos du fait qu'elle aura peut-être des difficultés à concevoir, comme moi. Je suis très fertile mais j'ai fait beaucoup de fausses couches. On commence à dire que les tampons pourraient

y être pour quelque chose. Ça me fait du bien d'avoir des informations comme celles du documentaire (d'Audrey Gloaguen, *Tampon, notre ennemi intime*, diffusé le 25 avril sur France 5, ndlr) ou celles du bouquin de Camille Emmanuelle, *Sang tabou*. Pour ma fille, je voudrais qu'on en parle ensemble, lui dire d'éviter les tampons, et que l'on cherche ensemble des solutions. Lui dire aussi que si elle en a envie elle peut prévenir son père et son frère qu'elle a ses règles. Je veux qu'elle ait le choix et que ce

choix dépende d'elle. » Briser le tabou devient alors essentiel pour se sentir libre de parler, être écoutée, comprise et acceptée. Et ce rôle revient en priorité à la famille. Dans le silence qui régit ce sujet, Anne y voit un élément révélateur de la relation vécue entre parents et enfants. « De toute manière, tout ce qui touche au sexe est vachement tabou, et pourtant je trouve que c'est un des points les plus essentiels à communiquer. »

ENDOMETRIOSE en parler pour la diagnostiquer

Une femme sur dix serait atteinte de l'endométriose. Un chiffre important, et pourtant, on ne parle dans les médias de cette maladie que depuis quelques années. Parce que des célébrités, telles que Laëticia Millot ou Julie Gayet, en ont fait état dans la presse et sur les plateaux de télévision. Selon l'association française de lutte contre l'endométriose, EndoFrance, il s'agirait « d'une maladie chronique, généralement récidivante. » Et la définit ainsi : « L'endomètre est le tissu qui tapisse l'utérus. Sous l'effet des hormones (œstrogènes), au cours du cycle, l'endomètre s'épaissit en vue d'une potentielle grossesse, et s'il n'y a pas fécondation, il se désagrège et saigne. Ce sont les règles. Chez la femme qui a de l'endométriose des cellules vont remonter et migrer via les trompes. Le tissu semblable au tissu endométrial qui se développe hors de l'utérus provoque alors des lésions, des adhérences et des kystes ovariens (endométrions) dans les organes colonisés. Cette colonisation, si elle a principalement lieu sur des organes génitaux et le péritoine, peut fréquemment s'étendre aux appareils urinaire, digestif et, plus rarement, pulmonaire. » Si les causes ne sont pas encore bien connues, il existe des traitements hormonaux – pouvant limiter les douleurs mais pas nécessairement empêcher la progression de la maladie – ou une opération chirur-

gicale. Principalement détectée parce que la femme qui en est atteinte a des difficultés pour concevoir, l'endométriose peut justement créer des problèmes d'infertilité. Mais elle peut également être cause de fortes douleurs lors des menstruations et parfois même des rapports sexuels. Toutefois, on estime à 5 ans le temps de diagnostic. Parce que les médecins ne prennent pas toujours en compte le témoignage de patientes qui pourtant se plaignent de crampes violentes. Et parce que les femmes n'osent pas toujours interroger les professionnels de la santé quant à la « normalité » des effets des règles, il est difficile de s'assurer que le chiffre donné au début de cet encadré est représentatif. C'est pourquoi il est important d'en parler aux femmes, d'écouter pour les médecins/gynécologues et de partager l'information auprès du grand public, en particulier des femmes dès leurs premières règles. Et non comme propose de le faire une étude australienne qui s'intéresse uniquement à la manière dont l'endométriose gâcherait la vie sexuelle des hommes parce que ce serait soi-disant la seule façon de les impliquer et leur faire conscience de la dangerosité de cette maladie. No comment. Enfin si, la seule manière est de donner la parole à celles qui en sont atteintes, sans réduire leurs ressentis, leurs souffrances et surtout leur solitude dans cette épreuve.

QUAND VIENT LA GÊNE

La plupart des femmes interrogées se disent pourtant libérées au sujet des règles. Certaines aiment même provoquer ces discussions que l'on sait encore sensibles, à tort. Car il subsiste bel et bien une vraie gêne lorsqu'au détour d'une conversation à laquelle les hommes sont conviés, on aborde les menstruations. Pour ce focus, nous n'avons pas eu besoin de plus de deux tests – en plus des constats antérieurs – pour en être convaincu-e-s. À chaque fois, nous avons introduit le sujet en expliquant le thème du dossier du mois de juin. Dans chacun des cas, nous avons constaté que sur trois hommes, deux détournent le regard ou essaient de modifier le cours de la discussion « *parce qu'on va pas parler de trucs gores* » ou encore que « *j'ai pas envie de savoir si ce qui se passe à l'intérieur* ». Sans oublier « *que ce sont nos ennemies quelques jours par mois* ». Dire alors que c'est naturel, qu'il n'y a rien de sale, que les relations sexuelles peuvent avoir lieu quand

même dès lors que les deux y consentent (comme à chaque fois, me direz-vous !), qu'en parler et écouter ce que vivent les femmes en période de règles est important et participe à la libération des femmes, ne suffisent pas à effacer la pointe de dégoût qui se lit dans leurs yeux. Pourquoi en 2017 est-il encore mal vu de dire ouvertement que nous avons nos règles ? Pourquoi la majorité des femmes ont honte de demander, sans chuchoter ou envoyer un texto / mail, à une copine ou une collègue si celle-ci n'a pas un tampon ou une serviette ? Pourquoi se penche-t-on discrètement pour farfouiller dans notre sac, pour en sortir un tampon délicatement caché dans notre manche ou notre poche de pantalon ?

Camille Emmanuelle, au micro de La matinale de Canal b le 19 avril dernier, prend un exemple révélateur de ce tabou. À table, on peut parler de régime sans gluten mais pas des règles. Le premier étant pourtant lié à des problèmes de digestion. De transit par conséquent. Surprenant,

L'ABSENCE DE RÈGLES, ça existe !

On soutient farouchement que les menstruations ne sont pas les hautes représentantes de la féminité. On peut être femme sans avoir ses règles. Preuve en est avec les femmes ménopausées, les femmes trans et toutes les femmes vivant une aménorrhée, terme désignant l'absence de règles sur une période prolongée (3 mois). Comme c'est le cas par exemple pour les femmes enceintes, les femmes qui allaitent, les personnes ayant eu une hystérectomie (ablation de l'utérus) ou encore les sportives et les personnes souffrant d'anorexie mentale. Les deux dernières catégories sont les moins connues. Les plus tabous. Dans le premier cas, l'aménorrhée survient à cause de l'état de dénutrition. Dans le deuxième, elle est due à l'entraînement intensif mais ne touche évidemment pas toutes les

sportives. Entre 10 et 40% estime l'enquête de *L'Equipe magazine*, « *Les règles – Les championnes brisent le dernier tabou du sport* », datée du 18 février 2017, qui précise que les chiffres varient selon les sports. Dans cet article, plusieurs championnes témoignent des conséquences que les menstruations peuvent avoir sur leurs performances et des risques encourus lors des aménorrhées. On entend déjà les mauvaises langues brandir cet argument pour justifier les écarts de salaires entre les femmes et les hommes dans le milieu du sport à haut niveau mais on ne cédera pas. Le tabou doit être rompu afin de pouvoir améliorer les conditions des sportives. Parce qu'il n'est pas normal d'avoir honte et de se taire à cause de la pression des inégalités. Pour personne !

« Je n'ai pas senti ma féminité à cette époque-là. J'en étais loin. Et encore aujourd'hui, je ne fais pas le lien entre mes règles et mon sentiment d'être femme. »

non ? « *La ménarche est considérée comme symbolique. Elle devient une « vraie » femme. Mais quand cela s'installe dans le quotidien, ça devient inconfortable. C'est honteux, dégoûtant. Vient alors l'histoire de la douleur, de la gêne, de la tache qui hante toutes les femmes, pas seulement les ados. J'ai attendu très longtemps d'avoir mes règles et quand elles sont arrivées, c'est devenu gênant. Et remarquez que dans le vocabulaire, ce n'est jamais dit réellement. On parle de « ça ». Et le « ça » évoque les effets collatéraux comme les crampes, la tache, etc.* », souligne Lis Peronti. « Ça » n'évoque pas le fonctionnement du cycle, qu'il soit naturel ou sous contraception, et pas non plus le ressenti des femmes en tant que tel. On rigole souvent de leur potentielle émotivité avec la fameuse, et si crispante, phrase : « T'as tes règles ? », dès lors qu'une femme est énervée, à fleur de peau.

FÉCONDITÉ OU FÉMINITÉ ?

Dans son mémoire, l'artiste-chercheuse s'interroge : « *Le sang est-il inévitablement symbole de mort ? (...)* L'exemple du film (elle fait allusion au film *Carrie*, dont une scène montre les femmes se moquant de la jeune adolescente de 17 ans qui vient d'avoir ses premières règles, ndlr) et de ce qu'il implique montrent comment les croyances religieuses peuvent avoir une influence sur comment est vu le sang et surtout le sang menstruel qui dans ces cas est souvent considéré comme substance dangereuse et sale. Dans le Lévitique de l'Ancien Testament de la Bible il est dit : « *La femme qui aura un flux, un flux de sang en sa chair, restera sept jours dans son impureté.* » Suivent des phrases disant que tout ce qu'elle touche et tous ceux qui la touchent seront impurs jusqu'au soir. (...) De ces légendes, le sang menstruel hérite du caractère dégoûtant et repoussant qui lui est traditionnellement accordé dans les sociétés occidentales, les règles sont associées à la

souillure et au déchet biologique qu'il nous faut cacher et faire disparaître discrètement. » En résumé, les menstrues sont le symbole de l'échec cuisant de la fécondité. La muqueuse, alliée au sang, qui coule le long des parois du vagin pour atterrir dans la culotte désigne dans l'imaginaire collectif ce qui n'a plus lieu d'être, ce qui est inutile puisque l'ovule n'a pas été fécondé. Le paradoxe est entier : les premières règles transforment la jeune fille en femme, appareillée pour donner la vie, mais les suivantes rappellent qu'elle n'est toujours pas enceinte.

La confusion est d'autant plus importante que l'on associe les règles à la féminité, soit la révélation du raccourci que l'on fait bien trop souvent entre fécondité et féminité. Une fille ne pourrait donc pas être féminine au même titre que les réglées ? Idem pour les femmes ménopausées ? Balivernes, encore une fois ! « *À mes yeux, cela dépend du rapport à soi, à la féminité. La société, je crois, se rassure en faisant le lien et surtout en faisant entrer la femme dans une case assez détestable de ce que pourrait être une femme. Ainsi, me concernant, je n'ai pas du tout senti ma féminité à cette époque-là. J'en étais loin. J'ai donc accommodé comme j'ai pu mon besoin de le sentir sans être lié à un genre et le fait que j'avais mes règles. J'avoue que encore aujourd'hui, je ne fais pas le lien entre mes règles et mon sentiment d'être femme.* », déclare Marion. Même discours du côté de Lis : « *Plus j'ai étudié le sujet et plus j'ai eu un intérêt pour les personnes trans, plus je m'aperçois que la notion de féminité est fabriquée. Parce que qu'est-ce que c'est ? C'est une caractéristique utilisée par la société pour mettre les femmes dans leur case.* » Dans la case des personnes inférieures car fragiles. Fragiles car émotives. Émotives car en proie à leurs hormones. Et tout ça n'est supportable que si elle accomplit sa mission : que son ovule soit fécondé, que le fœtus soit mené



© CÉLIAN RAMIS

Lis Peronti, artiste-chercheuse

à son terme, que l'enfant soit élevé et éduqué. En 2017, si la société évolue à ce sujet, dans l'inconscient se nichent encore des idées saugrenues telles que la souillure et l'impureté.

LES FEMMES VOIENT ROUGE, PAS VOUS ?

Mais les menstruations restent cachées. A-t-on déjà vu du sang dans les publicités pour les protections hygiéniques ? Non. Le liquide utilisé pour les serviettes est bleu. Pas rouge, bleu. Et ce ne peut pas être parce qu'on ne montre pas de sang à la télévision française, sinon une grande partie des films et séries seraient interdit-e-s sur les écrans. Mais sans demander aux publicitaires d'utiliser du vrai sang, de vraies règles, il serait tout de même cohérent et pertinent de ne pas emprunter une autre couleur... Tout comme il serait bon de rétablir la vérité sur les produits qui composent les tampons. C'est là toute l'enquête d'Audrey Gloaguen dans le documentaire *Tampon, notre*

ennemi intime qui débute par les témoignages de deux jeunes femmes, atteintes du Syndrome du Choc Toxique, à cause de ce petit tube faussement cotonneux qui de prime abord semble totalement inoffensif, fait pour que les femmes soient libres de leur mouvement, ne craignant plus les fuites, et sereines durant les multiples journées qu'elles vivent intensément au cours d'une seule et même journée (en étant working girls, sportives, mamans et épouses/amantes). Aujourd'hui, les fabricants ne sont toujours pas obligés de signaler sur les boîtes la composition de leurs produits. Si scientifiques et élu-e-s politiques – majoritairement des femmes pour cette dernière catégorie – se battent pour faire avancer la recherche et la reconnaissance de cette problématique dans les hautes sphères des institutions, notamment européennes, le chemin est long et la bataille acharnée. Car les puissants résistent, malgré les scandales qui éclatent. En 2017, la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes, dans son enquête sur la sécurité des produits d'hygiène féminine, confirme l'étude Alerte sur les tampons, publiée par 60 millions de consommateurs, en mars 2016. Des substances chimiques ont bien été retrouvées dans les protections hygiéniques, dont des traces de dioxines ou des résidus de pesticide interdit en France. Pour l'instant, la DGCCRF signale qu'il n'y aurait « aucun danger grave et immédiat », soit pas de conséquence sur le long terme sur la santé des femmes. Il faudra alors attendre la fin de l'année, période à laquelle l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail devrait remettre son rapport à ce sujet.

Mais entre la polémique autour de la baisse de la TVA pour les protections hygiéniques qui n'aura pas été une mince affaire, les propos effarants de certains politiques ramenant serviettes et tampons à des produits de confort alors qu'ils sont de l'ordre de la première nécessité pour la gent féminine et l'idée de se glisser Monsanto dans le vagin, les femmes ont de quoi se sentir à fleur de peau, au-delà du syndrome prémenstruel. Parce qu'avec toutes ces informations, on fait quoi ? On retourne aux méthodes ancestrales des aînées de nos grands-

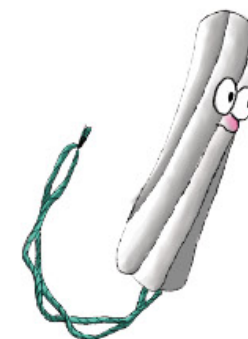
« Je suis passé à la Mooncup, j'adore. On est en lien avec le liquide, le sang. Ça change le rapport. »

mères ? Non, on informe des risques mais surtout on informe des possibilités qui s'offrent à nous. Comme opter pour des tampons pas trop absorbants, à changer régulièrement, ou opter pour la coupe menstruelle, qui cela dit ne protège pas du Syndrome du Choc Toxique. Mais qui pour certaines femmes offre une véritable libération à propos des menstruations. « *Je suis passée à la Mooncup, j'adore. On est en lien avec le liquide, le sang. Ça change le rapport.* », explique Lis. Parce que sa démarche artistique, dans le cadre de son mémoire, est partie de là. En voyant une image de ce sang qui ne coagule pas, qui tombe dans les toilettes en un seul bloc avant de se disloquer et d'opérer une chorégraphie hypnotisante. La cup s'insère dans le vagin pliée en deux et vient se poser contre les parois vaginales, récupérant ainsi le sang qui s'écoulait dedans. Comme le tampon, la coupe est composée, non d'un fil mais d'une tige en silicone que l'on utilise comme un guide pour remonter jusqu'aux fesses du réservoir – si l'on considère que c'est par la tête qu'arrive le sang – que l'on pince, comme une ventouse, afin de la retirer du vagin. Le contact avec la zone intime, avec les muqueuses et avec le sang est incontournable et l'utilisation de la coupe apprend à toucher, observer, sentir et couper court à cette idée de saleté, de souillure et d'impureté. Néanmoins, outre l'argument écologique, ce processus libérateur pour les unes n'opère pas chez les autres. Et le choix de la protection hygiénique doit rester justement un choix, comme le rappelle Camille Emmanuelle dans *Sang Tabou* : « *D'autres femmes vont trouver inconfortable le fait d'avoir, pour vider la coupe, les mains pleines de sang et donc de devoir trouver des toilettes avec un lavabo privé, du savon, un sèche-mains. C'est mon cas. Les coupes ont beau avoir des noms trop mignons (Lunela, Yuuki, Fleurcup, Mooncup), je dois avoir trop trainé dans ma vie dans les bars et cafés aux toilettes dégueus, sans lumière, avec*

des lavabos communs, et qui mettent à disposition un sèche-main en tissu, en panne depuis une semaine, avec son vieux tissu, humide et gris. » Chacune sa protection hygiénique !

SAVOIR QUE L'ON A LE CHOIX

C'est également le discours que tient Cloé Guicheteau, médecin au Planning Familial de Rennes, quant au choix de la contraception. Chacune doit pouvoir choisir son moyen de contraception, en son âme et conscience, mais surtout avec toutes les informations concernant l'ensemble des possibilités. « *C'est d'abord le rôle de la famille, des parents, d'informer sur les règles mais tout le monde n'a pas cette chance. Ensuite, c'est le rôle de l'Éducation nationale et puis le rôle du médecin de famille, le médecin traitant. Car lors des premières douleurs, c'est chez le médecin traitant en général que l'on emmène la jeune fille. Il doit prendre un temps avec elle pour parler. Le rendez-vous gynéco intervient souvent dans un second temps, pour la contraception. Il est de notre rôle de s'assurer alors qu'elle a bien compris le cycle, les règles, qu'on lui fournisse bien toutes les informations sur tous les moyens de contraception et lui expliquer ce que sont les règles sous contraception. Car même si c'est artificiel, la contraception est quand même faite pour recréer ce que la femme connaît. On doit empêcher l'ovulation, que les hormones mettent les ovaires au repos. Elles vont alors faire gonfler la muqueuse de l'endomètre et en arrêtant leur prise, les chutes d'hor-*



mones déclenchent le message au cerveau. », souligne-t-elle, n'oubliant pas de préciser que selon la contraception choisie, le dosage, les hormones, etc. les règles peuvent apparaître de manière irrégulière, tout à fait régulière ou cesser totalement, avec quelques saignements. Tout dépend. Certaines vont enchaîner les plaquettes et ne pas avoir leurs règles et d'autres vont préférer avoir un temps de repos entre deux plaquettes, afin de se rassurer avec l'arri-

vée de leurs menstruations « artificielles ». Aussi, « Enlever l'ovulation peut diminuer la libido chez certaines mais il n'y a pas que des effets néfastes. La pilule peut être un protecteur contre le cancer de l'ovaire, de l'utérus ou encore du colon. Mais les effets dépendent des femmes. Ce qu'il faut surtout, c'est en discuter, les écouter, les prévenir, voir comment elles se sentent, comment elles sentent leur corps, voir si cela leur convient ou pas, et voir comment on peut

BRISER LE TABOU

par les mots et l'humour

« Le sang des publicités (ou du moins le liquide censé le représenter) est, à l'instar du sang royal, bleu. C'est comme ça, c'est une convention, une étrangeté acceptée par tous depuis un bail, le sang des ragnagnas à la télé et dans les pages de papier glacé des magazines féminins est bleu. (Pourquoi cette couleur ? Je ne sais pas mais mon hypothèse est qu'il y a une association mentale positive lorsqu'on accole « sang » et « bleu ». Le sang bleu, le sang royal ; le sang s'il est bleu revêt une connotation positive à l'opposé du sang tout court qui est plutôt négativement connoté.) », « Le vomi, l'urine et la salive, ça va, ce n'est pas du sang issu de l'utérus. Ce n'est pas aussi « gross » (dégueu) comme disent les médias américains à propos de Donita (il s'agit de Donita Sparks qui lors d'un concert à jeter son tampon dans la foule. Ce concert est entré dans le Top 10 des concerts les plus scandaleux, tandis que quand Iggy Pop vomit ou Justin Bieber crache sur leur public, on considère ça cool, ndlr). À croire donc que le jeté de tampon saignant est le geste le plus punk qui puisse exister aujourd'hui. Et c'est à retenir pour l'avenir. Je ne vais pas abandonner mes tampons, ça peut me servir. Si un jour j'ai besoin, dans une manif (exemple : La Manif pour Tous), que toute une bande de connards ferme sa gueule, et que ce jour-là, youpi j'ai mes règles, j'ai une arme de dingue : le tampon-catapulte. Le « tampatapulte » », « C'est principa-

lement à ce grand miracle de la vie qu'on doit tous les discours sur le passage du statut de fille à femme. Or (...), il est grand temps que ce discours disparaisse de la circulation étant donné que beaucoup de filles ont leurs règles très tôt et que toutes les personnes qui les ont ne se reconnaissent pas dans le genre féminin. » On doit ces citations respectivement à Julie Grède dans *Ragnagnas une histoire sanglante, les filles savent pourquoi* – octobre 2016 -, à Camille Emmanuelle dans *Sang Tabou* – mars 2017 – et à Jack Parker dans *Le grand mystère des règles* (qu'elle a écrit à la suite du lancement de son blog *Passion Menstrues*, toujours en ligne et actif) – mai 2017. Les trois auteures suivent le même objectif : en finir avec les préjugés liés aux menstruations, informer les femmes (et les hommes !) à ce sujet et surtout en parler avec humour et simplicité. Tout y passe. Des mythes alambiqués à l'importance d'une parole libre, en passant par les peurs, la physiologie, le choix des protections hygiéniques, l'endométriose, la ménopause ou encore la transmission familiale, elles ne se contentent pas de passer en revue les multiples sujets qui composent le grand sujet. Elles expliquent, avec pédagogie et légèreté. Et ça passe comme un tampon (ou une coupe) dans le vagin ! On vous en recommande fortement la lecture, avec une préférence pour l'essai de Camille Emmanuelle dont l'humour n'a pas de limite mais beaucoup de subtilité et une forte dose de rock n'roll !

ensemble améliorer les choses. C'est le rôle du professionnel de la santé : informer sur toutes les contraceptions et dire aux femmes qu'elles ont le choix. C'est hyper important que ce soit elles qui choisissent pour elles. Pas le professionnel, pas la mère, pas la copine. Et pour cela, il faut une information complète avec les avantages et les inconvénients, il faut dissiper les mythes, délivrer une information objective, appropriée à la demande. », poursuit-elle. Tous les médecins généralistes et gynécologues ne fonctionnent pas de la même manière.

ÉCOUTER ET INFORMER

Et le temps d'une consultation peut être restreint par rapport à la multitude de questions qu'une femme peut se poser sur son cycle, ses règles, sa contraception, ses choix et ses libertés. Mais pour Cloé Guicheteau, il est important que les professionnels de la santé soient dans une démarche d'écoute et que les jeunes filles, jeunes femmes, femmes, trans – peu importe où l'on se situe – se sentent en confiance, suffisamment à l'aise pour oser aborder les différentes interrogations : « Pour moi, il faut poser la question au médecin généraliste qui peut renvoyer vers quelqu'un qu'il sait plus compétent dans ce domaine-là, puisque nous avons tous des spécialisations et qu'aujourd'hui, les médecins se regroupent en cabinet. Il faut avoir l'honnêteté de le dire et recommander un-e collègue. Tout le monde n'est pas fait pour être compatible en plus. Les personnes trans font souvent partie de réseaux et savent vers qui aller pour être à l'aise et ne pas être face à des gens maladroits. Et je pense que c'est ça qu'il faut chercher : être face à des personnes bienveillantes et à l'écoute. On aimerait qu'il n'y ait plus de jugements sur l'IVG, les personnes trans, etc. mais on n'en est pas encore là malheureusement. »

Pourtant, l'information doit être délivrée dès le plus jeune âge. Et les établissements scolaires se doivent, en principe, de dispenser « trois séances annuelles et par groupes d'âge homogène » sur la santé et la sexualité, selon la loi de 2001, relative à la contraception et l'interruption volontaire de grossesse (Section 9, Art. L. 312-16). Mais en juin 2016, le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes, dans son rapport « Éducation à la sexualité : Répondre



aux attentes des jeunes, construire une société d'égalité femmes-hommes », rappelle que c'est encore trop faible. Sans oublier que tous les établissements scolaires, en particulier dans le secteur privé, ne s'y plient pas.

Quelles sont alors les chances que l'ensemble des élèves français reçoivent une information équivalente au sujet des règles ? Que toutes les jeunes femmes aient un espace de paroles et d'écoute ? Que toutes les femmes soient enfin décomplexées de tous les tabous qui régissent les menstruations : qu'il s'agisse de la tache (ça arrive, c'est naturel après tout), de la peur de l'odeur (le sang des règles ne sent que lors de l'oxygénation, par conséquent autour de vous, personne ne le sent), de l'idée de saleté ou d'impureté (encore une invention et une interprétation bidon pour faire de nous des êtres inférieures), rien ne doit nous empêcher de vivre notre cycle comme nous l'entendons. Avec les protections que nous choisissons – en réclamant et en se battant pour qu'elles soient TOUTES sans pesticides, sans produits chimiques, avec la transparence de la composition et de la fabrication, et sans augmentation de la TVA – et avec la contraception de notre choix (ou le choix de la non contraception, tout dépend). Et avec tout le ressenti et les émotions que le cycle implique. Chacune est libre d'écouter, de comprendre et d'interpréter les messages de son corps. D'accepter que les émotions soient décuplées, chamboulées, ou pas. Que les douleurs s'il y en a nous obligent à nous poser et

ne nous permettent pas de vivre la journée à fond (si les douleurs sont insoutenables, il est vivement recommandé de consulter, lire notre encadré p. 17 sur l'endométriose). Parce que le contraire provoque des situations de violence et de souffrance. De culpabilité et de peur de dire « *je ne peux pas parce que j'ai mes règles.* » Si le débat autour du congé menstruel divise l'opinion, il a au moins l'avantage de mettre en lumière que le syndrome prémenstruel et les règles peuvent être des étapes énergivores et éprouvantes pour certaines femmes. Qui n'ont pas à s'excuser ou à se considérer comme « *la preuve que les femmes sont plus faibles que les hommes* ».

La fragilité, Lis Peronti l'a ressentie lors de l'une de ses performances artistiques. En 2011, lorsqu'elle reprend ses recherches sur les règles, elle entreprend de réaliser une série d'actions durant cinq mois. À chaque fois que ses menstruations surviennent. Sans toutes les citer, on retient *Sangre*, dans laquelle elle a essayé de teindre un tissu blanc en rouge avec son écoulement menstruel, *Sangre para os Urubus*, une émanation de l'action antérieure ou encore *Te incomoda, a mim incomodou*, dans laquelle elle a passé une journée sans protection hygiénique. Elle raconte :

« *Ce jour-là, j'ai eu tellement peur de la tache, alors que c'était le but quand même que je n'ai pas eu mes règles de la journée, sauf quand j'étais aux toilettes. Comme quoi, c'est incroyable ce que le corps est capable de faire. Mais la fois où j'ai senti ma fragilité, c'est quand dans un arbre, avec une robe blanche sur laquelle je laissais écouler mes règles, j'ai vu les vautours me tourner autour parce que le sang les attirait.* »

RÉUNIES EN ISOLEMENT

Le sang attire les animaux. C'est la raison pour laquelle dans certaines communautés on pense que les femmes aient été réunies entre elles, et exclues par conséquent des tribus. Pour s'écarter du danger. Comme on s'écarter de la femme réglée pour ne pas être souillé de son impu-

reté. Ces réunions de femmes, la journaliste Anita Diamant s'en inspire dans son roman *La tente rouge*, dans lequel elle retrace l'histoire du personnage biblique de Dina, la fille de Jacob. « *Ça part de l'idée des peuples nomades dans lesquels les femmes se réunissaient quand elles avaient leurs règles, elles devaient se reposer, être servies par les jeunes filles pas encore réglées. Elles en profitaient pour se raconter leurs secrets et partager les secrets de guérison... Au début, je me suis dit que c'était ça que je voulais ! J'ai lu plein de choses sur les méthodes d'isolement, sur la tradition juive qui évoque des bains après les règles pour se purifier, sur le fait de ne pas toucher les choses en période de menstruation, et en fait, j'ai commencé à me méfier un peu des tentes rouges parce qu'elles font quand même référence à quelque chose qui excluait les femmes pour se protéger des malheurs que les femmes réglées provoquent* », explique Lis. Voilà pourquoi elle a souhaité expérimenter une tente rouge : « *C'est vraiment très bien, ça permet de parler mais le principe même reste lié à cette impureté.* » À 29 ans, Laura Couëpel est naturopathe, monitrice de portage, animatrice d'atelier toucher / massage bébé, praticienne de la réflexologie plantaire et

également doula, depuis l'année dernière. La doula étant une accompagnante à la naissance. « *Lors d'un week-end organisé par les Doulas de France, j'ai participé à une tente rouge. J'avais déjà fait des cercles de femmes mais là c'est très cocon. On est assises sur des coussins, dans un univers rouge, c'est très intime et il y a vraiment une relation de confiance. C'est beaucoup plus chaleureux qu'un cercle quelconque parce qu'il y a un environnement qui permet de se livrer.* », décrit Laura, aujourd'hui devenue facilitatrice de tente rouge, la dernière ayant eu lieu le 23 mai dernier.

L'ADAPTATION DES TENTES ROUGES

Evidemment, aucune obligation d'avoir ses menstruations pour participer. Et aucune obligation également de parler. Les femmes doivent



« Elles évoquent la liberté, la contraception, le lien avec le cycle féminin, le lien entre les règles et les émotions, les humeurs. »

simplement accepter les règles posées par l'esprit des tentes rouges : respect, confidentialité, écoute, liberté de partager ou non un vécu, un ressenti, non jugement et bienveillance. « *Ce n'est pas une séance psy ou une discussion avec des ami-e-s, conjoint-e-s, membres de la famille qui souvent donnent des conseils, même quand on ne leur demande pas. Ici, chaque femme est libre de déposer ce dont elle a envie mais on ne donne pas des conseils.* », souligne-t-elle. Si chaque facilitatrice organise sa tente rouge comme elle le souhaite – pas obligatoirement de manière régulière, par exemple – elle, a choisi de ne pas imposer de thèmes précis. Les femmes présentes, de la ménarche (avant les premières règles, il existe la tente rose) à la femme ménopausée (acceptée à la tente rouge, elle peut aussi s'orienter vers la tente orange), abordent les sujets qu'elles désirent, en lien avec le féminin, la féminité, le cycle, la condition des femmes. Les règles ne sont pas au centre des discussions mais peuvent être un sujet posé par une ou des participant-e-s : « *Elles évoquent la liberté, la contraception, le lien avec le cycle féminin, le lien entre les règles et les émotions, les humeurs. Certaines sont très attentives à leur cycle. En tout cas, le principe est qu'il n'y ait aucun tabou. Qu'elles soient féministes, partisans, ou pas. L'objectif est d'apporter une liberté de parole. Des femmes sont vraiment sensibles au niveau des règles et c'est important qu'elles puissent l'exprimer si elles le souhaitent. Pouvoir le dire sans se sentir jugées. Parce que parfois dans le quotidien, on n'ose pas le dire à cause du fameux « t'as tes règles ? »* ». Une tente rouge offre donc un espace réservé aux femmes de paroles et d'écoute qui permet de mettre des mots sur des expériences, des ressentis, des vécus, ne pas se sentir seules dans ce que l'on vit, ne pas se sentir jugées. Au contraire, se sentir comprises. « *Ça ne veut pas dire que ça résout les problèmes. Mais ça peut libérer d'un poids déjà.* »,

poursuit Laura Couëpel qui organise une tente rouge une fois par mois environ, en fonction de son emploi du temps, à son domicile à Guichen, sur une durée de 2 heures : « *On peut faire une tente rouge entre 3 et 10 participantes. Je fais ça bénévolement et gratuitement.* » Une manière conviviale donc d'évoquer tout ce qui nous tient à cœur et de se délester d'émotions et ondes négatives. Le 11 juin, Karine Louin, facilitatrice à Betton – qui avait proposé en fin d'année 2016 et début d'année 2017 des tentes rouges à l'Hôtel pasteur de Rennes – propose une « Journée de cérémonie et de transmission dans la tente rouge » pour s'informer et pourquoi pas créer à votre tour une tente rouge dans votre quartier.

Dans une tente, sur des coussins, dans un lit, à la terrasse du bistrot, dans le jardin avec des ami-e-s, en famille, en couple, au travail, dans la salle de consultation face au médecin, chez le/la gynéco, sur les bancs de l'école, dans la cour de récré, peu importe, les règles ne doivent être un tabou nulle part. Même pas dans nos téléphones ! Et oui, à l'occasion de la Journée de l'hygiène menstruelle (Menstrual Hygiene Day), le 28 mai, l'ONG Plan International a lancé une campagne pour intégrer des emojis sur les règles. Parmi 5 dessins – calendrier avec des gouttes de sang, culotte avec des gouttes de sang, gouttes de sang avec des smileys contents / moyen contents / pas contents, serviette hygiénique tachée (en rouge, et non pas en bleu !) et organe génital féminin – les internautes sont invité-e-s à choisir via la page facebook de la structure. Le dessin sélectionné sera présenté ensuite au Unicode Consortium, en charge du choix des emojis. Nous, on milite pour les cinq propositions, à mettre partout ! Pas uniquement dans les toilettes, les salles d'attente et les salles de SVT. Partout on vous dit ! Jusqu'aux quatre colonnes de l'Assemblée Nationale, pour une petite piqure menstruelle... Ça va saigner, chérie !



DÉCONSTRUIRE LES PRÉJUGÉS SEXISTES ET RACISTES

À l'occasion de Rennes au pluriel, l'association déCONSTRUIRE, fondée par Aurélia Décordé Gonzalez, présentait le 13 mai, au cinéma L'Arvor et au bar Au coin des mondes, le documentaire co-réalisé avec Cédric Drollée, *Bretonnes#1 : rennaises*. L'occasion de découvrir cinq portraits de femmes originaires des migrations post-coloniales, visages à part entière de l'identité de la capitale bretonne.

« L'objectif de l'association déCONSTRUIRE est de travailler sur la visibilisation des préjugés sexistes et racistes et faire en sorte que l'on comprenne qu'ils s'inscrivent dans un système de domination globale. » Aurélia Décordé Gonzalez, 37 ans, fonde la structure en mai 2016 : « Je suis à Rennes depuis plus de 15 ans, dans des collectifs féministes et des collectifs anti-racistes. J'en avais marre de compartimenter. Je suis une femme et je suis noire et je ne me retrouvais pas complètement dans les assos. » À travers ses compétences d'animatrice d'ateliers d'écriture et l'éducation populaire, elle travaille à la construction de plusieurs outils pour l'association, dont des formations, ateliers ou encore une conférence gesticulée, intitulée officieusement « Les marges de

l'universel », qui devrait être prête au début de l'été. « L'idée est de partir du champ de compétences des personnes qui participent. Pour la conférence gesticulée – à laquelle j'ai été formée par Francine Mahé – je pars de mon expérience personnelle, celle qui depuis que je suis gamine me fait comprendre que j'étais assignée à quelqu'un que je n'étais pas forcément. Je pars de là pour élargir sur l'histoire coloniale française. Je suis née dans le premier port négrier, à Nantes, et je ne crois pas au hasard. », explique-t-elle. Nantaise, mais pas tout à fait, visiblement différente. Voilà l'image qui lui est renvoyée en permanence quand on lui demande d'où elle vient, lourdement ramenée à ses origines : « Je ne dois pas avoir la tête d'une Nantaise. Ou d'une Rennaise. Ou d'une Bretonne. »

PASSER D'OBJET À SUJET

C'est de là que naît l'idée de *Bretonnes#1 : Rennaises*. D'abord sous la forme d'un projet photographique, puis d'un documentaire. En adéquation avec l'esprit de déCONSTRUIRE qui souhaite créer des espaces d'échanges, de débats, de réflexions, de création et de formation à l'attention des citoyen-ne-s, il y a là la volonté forte de « passer le micro », ne pas être dans une forme figée, pour « avoir un instantané du ressenti de cinq femmes noires ou arabes, avec leurs gestes, leurs mots. » Parce qu'elle en a marre de ne pas être représentée en tant que femme, noire, vivant à Rennes, Aurélia Décordé Gonzalez souhaite donner la parole aux concernées « pour passer du statut d'objet au statut de sujet ». Et ce documentaire, elle l'a réalisé avec le vidéaste Cédric Drollée avec lequel elle avait déjà collaboré plusieurs années auparavant. « C'est intéressant de travailler avec un homme, blanc. Ce n'est pas le même regard. », souligne-t-elle. Lui qui se définit issu « de l'underground de la vidéo » partage sa vision du monde, décryptant le système raciste et machiste qui régit la société. « Le thème me touche, ça m'est insupportable ce monde sexiste et raciste. Ça m'a plu de donner le micro, cet espace de paroles. », précise-t-il.

LA LUTTE DES OPPRIMÉES, PAR LES OPPRIMÉES

Tout comme la réalisatrice rennaise Lauriane Lagarde avait placé sa caméra au sein de l'association Al Houda pour montrer dans *À part entière* que l'on pouvait être française, musulmane et féministe (lire YEGG#41 – Novembre 2015), le duo souligne avec la même ferveur et le même engagement qu'être rennaise n'est pas synonyme de femme blanche. La diversité existe et doit être acceptée, dans la pratique. Le sujet est sensible. Preuve en est avec la polémique récente, à propos du festival afroféministe Nyansapo fest, organisé par le collectif Mwasi, du 28 au 30 juillet à Paris. L'événement est prévu en 4 espaces distincts : un pour les femmes noires, un pour les personnes noires, un pour les femmes racisées et un pour tout le monde. La maire de Paris, Anne Hidalgo, monte au créneau, à travers une série de tweets qui mettront le feu aux poudres et seront à l'initiative d'un déferlement médiatique au sujet des espaces réservés. Mais la problématique dépasse largement le cadre de la non-mixité, comme le souligne l'article

de *Libération*, le 28 mai 2017, « Aux origines de la polémique sur le festival afroféministe Nyansapo », ajoutant la pique de rappel qu'avait effectuée la sociologue Christine Delphy, en 2006 : « La pratique de la non-mixité est tout simplement la conséquence de l'autoémancipation. L'autoémancipation, c'est la lutte par les opprimés pour les opprimés. »

CONSCIENTISATION, PARTAGE ET ÉCHANGES

Aurélia Décordé Gonzalez, à propos du film documentaire, parle d'outil de conscientisation et d'accompagnement. Elle connaissait au préalable les femmes qui témoignent, « parce qu'il fallait des personnes qui acceptaient de prendre le risque de témoigner. Ce n'est pas facile de parler de choses personnelles devant une caméra, devant un homme. ». Et ces dernières ont accepté, par volonté de contribuer à la visibilisation des clichés racistes et sexistes. Dans une logique d'empowerment, selon les dires de la fondatrice de déCONSTRUIRE. « Il faut bien commencer par quelque part, par les concernées pour les concernées. Il y a beaucoup de femmes blanches dans les réseaux féministes et je trouve qu'à Rennes, ces réseaux sont assez présents et en soutien. Mais même en ayant conscience des choses et en connaissant un tas de théories, elles ne vivent pas ce que l'on vit. Car c'est partout, dans notre vie militante, professionnelle, sexuelle, amoureuse, etc. Et les préjugés sexistes et racistes sévissent partout : dans les écoles, les familles, les réseaux, l'entourage. Partout ! Je ne peux pas être partout avec l'association mais je vais essayer ! » En mai 2017, *Bretonnes#1 : rennaises* a été présenté, en version courte, à deux reprises, lors du festival Rennes au pluriel. Il faudra encore patienter quelques temps avant de le voir dévoiler dans son intégralité. Cédric Drollée attire notre attention sur le fait que toujours un échange avec le public suit la projection. Car l'objectif se situe là : la création d'un espace de paroles aboutissant, à travers son partage, à un espace de discussions, d'échanges et de débats. Le tournage devrait se poursuivre dans les autres départements bretons « afin d'avoir une cartographie complète des Bretonnes. », conclut Aurélia Décordé Gonzalez. De quoi pouvoir proposer un contenu essentiel à la réflexion sur l'intersectionnalité des luttes et par conséquent à la compréhension des systèmes de domination, communs au racisme et au sexisme.

■ MARINE COMBE

bref

TREMPLIN

Agitato revient du 6 au 10 juin au Triangle, à Rennes. En marge du festival, la Cité de la danse et Danse à tous les étages présentent Tremplin, un projet de soutien aux auteur-e-s chorégraphiques émergent-e-s. Le 9 juin, de 18h30 à 22h30, au Triangle, est organisée une soirée regroupant les 5 artistes accompagné-e-s, parmi lesquelles figurent Florence Casanave, les Pilot Fishes (Alina Bilokon & Léa Rault), Ashley Chen et Laurent Cebe.

chiffre

du

mois

4ème

édition du Brunch des créateurs, organisé par Rennes à coup de cœur, s'est déroulée les 4 et 5 juin à la Halle Martenot de Rennes.

chiffre

du

mois

bref

FEMININJA AU JARDIN

Jusqu'à la fermeture estivale, le Jardin Moderne accueille l'exposition collective Desde Buenos Aires, Contra Ataque Femininja. Un regard sur le féminisme radical autonome et le féminisme Haz lo tu misma (DIY), autogéré, décolonisé et pensé depuis les propres expériences, la dénormalisation des corps et la reconstruction des désirs, à travers photos, illustrations et manifestes. Vernissage le 28 juin avec Manon Labry, suivi d'un concert de Nanda Devi.

bref

bref

yegg aime l'art et la nature

LA KERMESSE DES JEANNETTES

74, Canal Saint-Martin, Rennes / 11-06-2017

à

l'

affiche

à

l'

affiche

L'ÉQUIPE DE YEGG VOUS SOUHAITE UNE BONNE FÊTE DE LA MUSIQUE !

DÉCOUVERTE D'UN QUARTIER-MONDE

Depuis un an, l'association Ars Nomadis travaille à la création de portraits d'habitant-e-s du Blosne à travers la musique, du chant et de la berceuse, dont une vingtaine sera diffusée via des bornes installées dans le quartier. Rencontre avec Céline, 47 ans, et Alphonsine, 32 ans.



© CÉLIAN RAMIS

J'ai connu ce quartier par les concerts d'été avec l'Orchestre de Bretagne. Pendant au moins 15 ans, j'organisais même mes vacances autour de ça ! », explique Céline. Entre temps, elle est devenue professeure de danse au Triangle et habite le coin, depuis deux ans. Il y a un plus d'an, elle entend parler du projet Les Chants du Blosne par une collègue et rencontre Laure Châtre-fou, la réalisatrice sonore, à qui elle confie son rapport au quartier et à la musique. Un art qui berce sa vie depuis son enfance, ses parents étant tous les deux musiciens. « Vivre la musique classique en plein air dans un quartier populaire, c'est super. La musique, on en entend partout. J'ai très vite repéré ça. », commente-t-elle. Dans le portrait, elle le décrit : du zouk s'échappe de l'appartement voisin, du raï d'un autre ou encore de la musique commerciale, et une femme chantonne chez elle. Toutefois, pour Alphonsine, qui vit à quelques pâtés de maisons de là, la situation est différente : « Là où je suis, on ne met pas la musique trop fort. » C'est dans l'école de ses enfants, Saint-Armel, que des parents volontaires sont recherchés pour le projet d'Ars Nomadis. La base de cet appel,

les berceuses. « Il y a 8 mamans qui participent, maintenant. On vient d'endroits différents, on propose des berceuses dans nos langues, chantées par les enfants de l'école Torigné. », explique Alphonsine, qui a choisi de partager une chanson rwandaise, « le seul souvenir qu'il me reste de ma mère. ». De là se tisse le lien avec le quartier : « Je suis dans un petit logement mais je suis entourée de tout ce dont j'ai besoin : des magasins, la crèche, l'école, le centre Ty Blosne, le Triangle, c'est très pratique, c'est dynamique ! » Les portraits seront à écouter au fil des bornes installées dans le quartier, pour une balade sonore et une découverte originale des habitant-e-s du Blosne, un lieu populaire, mais souvent stigmatisé pour son brassage. Pour Alphonsine, « il faut simplement apprendre à découvrir et à connaître ». Même son de cloches du côté de Céline qui pense que dans ce quartier dynamique, « les projets contribuent à changer l'image mais ce n'est pas suffisant. Mais on sait bien que les clichés et les peurs sont souvent au-delà des réalités. » Pour cela, l'association Ars Nomadis invite tout-te-s les Rennais-es à venir explorer les propositions lors du week-end du 1er et 2 juillet. **I.M.C.**



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.29
- YEGG & the city
- p.30



Cd

OUI
CAMILLE
JUIN 2017

Dans la chanson française actuelle, Camille n'a pas d'égal. Chanteuse-compositrice-auteure-interprète, elle a une multitude de voix, d'instruments et d'idées brillantes. Et la voilà qui revient, après 6 ans sans album, avec son nouvel opus, *Oui*. On écoute, on savoure, on s'extasie du talent de celle qui malaxe les mots avant autant de finesse. Les allitérations, nombreuses, de « Sous le sable » et « Las-so », sont divines et délicieuses. À la première écoute, c'est un régal pour l'oreille, et on aime réécouter, découvrir des sonorités que l'on avait manquées, entendre les mots comme pour la première fois. C'est un délice pour les papilles qui cherchent à recréer ces mille saveurs, pour les prononcer en boucle, en murmurant. Et son ingéniosité ne s'arrête pas là, puisque Camille maîtrise l'art de la surprise et nous emmène d'une chanson à l'autre sur des chemins intimes, grandiloquents, poétiques ou encore érotiques, de manière toujours inattendue. Une expérience sonore inouïe pour laquelle on est tout « oui ».

■ MARINE COMBE



Dvd

THE WHITE PRINCESS
JAMIE PAYNE
MAI 2017

Après la mort de Richard III, lors de la bataille de Bosworth, Elizabeth d'York est promise au nouveau roi Tudor, Henry VII. Elizabeth qui était follement amoureuse du roi Richard III n'est guère enjouée à l'idée d'épouser ce nouveau roi odieux et ambitieux. Ce dernier ayant promis d'épouser la jeune femme en la cathédrale de Rennes. Mais voilà, afin de stabiliser la couronne d'Angleterre, les deux maisons, York et Tudor ont pour nécessité de s'allier. Les deux mariés sont poussés dans leurs aspirations par leurs mères respectives. Elles sont les décideuses et forgent les personnalités de leurs progénitures pour le bien du royaume. Si les événements sont difficiles pour la famille d'York et particulièrement pour Elizabeth, épouse humiliée mais forte et résistante, cette dernière mûrit sa vengeance et s'arme d'ingéniosité pour affronter ceux qui deviendront ses ennemis. Les faits reprennent la guerre des deux roses, la période historique réelle qui a inspiré George R. R. Martin pour écrire sa saga et ses jeux de pouvoirs. C'est pour autant du côté des femmes que se joue l'intrigue. Les portraits des femmes de la mini-série demeurent passionnants. Tour à tour épouse, mère d'une nation, toujours en quête de pouvoir, l'histoire va leur en faire voir de toutes les couleurs. Dans des décors et costumes somptueux, *The White Princess* réussit le pari de divertir tout en instruisant.



Cinéma

L'AMANT DOUBLE
FRANÇOIS OZON
MAI 2017

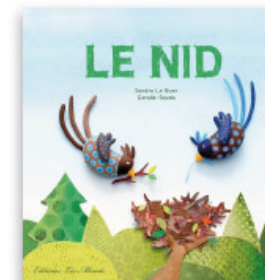
Chloé, une jeune femme fragile et en proie à la dépression, entreprend une psychothérapie auprès de Paul son thérapeute dont elle tombera amoureuse. Installés ensemble et en apparence comblés, le couple est épanoui et Chloé semble aller beaucoup mieux. Très vite, la jeune et belle femme enfin heureuse en amour, se met à douter de la véritable identité de son amant. Elle découvre que Paul a occulté des parties de son existence et l'aperçoit dans des lieux étranges. La jeune femme va alors se mettre en quête de découvrir la vérité sur son amant. Si le personnage de Chloé est comme rongée de l'intérieur par un mal, la thérapie ne la délivrera pas de son mal être. Paradoxalement, ce que le thérapeute fait de bien, il le déconstruit peu à peu pour livrer la jeune femme à des douleurs plus douloureuses et plus profondes. Ozon signe un film déconcertant et affabulateur. Au spectateur de décrypter les images et leur sens. À lui de faire face au mensonge narratif afin de se créer son propre jugement sur l'histoire du personnage de Chloé. Comme souvent avec Ozon, on a presque toujours deux films, celui qu'il distille et celui qu'il dissimule. Si le réalisateur force le spectateur à sortir de la passivité, il le pousse à entrevoir une série de violences psychologiques comme pour favoriser une spiritualité plus consolidée et bâtie sur un jugement plus personnel de l'œuvre.



Livre

LE NID
SANDRA LE GUEN & CORALIE SAUDO
MAI 2017

En décembre 2016, on avait été immédiatement séduit-e-s par *L'apachyderme* (éditions La palissade), album jeunesse sur la thématique de la différence signé Sandra Le Guen et Thanh Portal. L'auteure rennaise revient quelques mois plus tard avec la publication de son deuxième livre pour enfants, aux éditions Les Minots. Cette fois, il n'est plus question d'un éléphant déguisé en apache, mais d'un couple d'oiseaux préparant précautionneusement leur nid pour l'arrivée d'un-e petit-e. Qui n'arrive pas. Ils attendent, en vain. Jusqu'au jour où survient un petit hérisson abandonné. Sous la fine plume de Sandra Le Guen, l'amour, l'attente de l'enfant et l'adoption sont traités avec sensibilité et poésie et offre un regard tendre sur un sujet douloureux, sans nier toutefois la tristesse et la souffrance de ce couple. Et les illustrations de Coralie Saudo, de par l'impression d'un mélange de matières et de texture qui s'en dégage, procure l'envie de manipuler les images, les animer, les toucher et les donner à sentir. Encore un bel ouvrage à partager !



■ MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 42 : Quand j'ai été évacuée de mon immeuble à cause du tunnelier

Mi-mars, une enveloppe avec simplement nos noms et prénoms a été déposée dans la boîte aux lettres. C'est la Société d'économie mixte des transports collectifs de l'agglomération rennaise qui nous notifie que l'immeuble devra être évacué de ses habitant-e-s quelques jours, courant avril. Il nous est demandé d'appeler un numéro pour discuter des conditions de relogement. Au téléphone, on nous indique que le tunnelier, arrêté depuis l'effondrement du plancher du magasin Noz, rue Saint-Malo, devrait repartir le 4 avril, et par conséquent qu'il nous faudrait quitter le domicile le 9 ou le 12 du mois. Que nous le saurions quelques jours avant. Ou la veille. Les bagages doivent donc être prêts pour filer à l'Hôtel des Lices, là où nos chambres nous attendent et sont réservées pour plusieurs nuits. Au départ, on nous parle de 2 nuits minimum, 3 maximum. Et puis arrive le jour tant redouté, celui de l'appel

qui nous demande de libérer l'immeuble, le lendemain, soit le 8 avril, avant 18h. Le déménagement ne sera pas une sinécure. On est chargé-e-s. Les ordinateurs, les valises, le chat – qui vaudra à la Semcar de payer un supplément – dans sa caisse de transport, la caisse et la literie... Bref, l'aventure commence. C'est excitant, nouveau. La découverte des chambres, les copieux petits-déjeuners à l'hôtel, les restos payés à hauteur de 17 euros par repas et par personne... Et rapidement, l'ennui. Parce que franchement, y a rien à faire à l'hôtel. Alors on se dit que c'est seulement 2 nuits, qui se transformeront en 3 nuits, puis 4 nuits avant de recevoir le coup de fil tant attendu ! Celui qui nous autorisait à rentrer à la maison, soulagé-e-s de trouver l'immeuble intact. Un point important mais pas suffisant pour nous rabiboher avec les travaux du métro, qui envahissent le quartier (et pas que) depuis de trop nombreuses années.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERIE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUOK MONTEUIL
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR